



La métamorphose

Rev Med Suisse 2008; 4: 1886-7

M. Louis-Courvoisier

Micheline Louis-Courvoisier
Institut d'éthique biomédicale
Programme des Sciences humaines
en médecine, CMU, 1211 Genève 4
Micheline.Louis-Courvoisier@medecine.
unige.ch

Livre commenté :

Virginia Woolf. *De la maladie*. Paris : Rivages Poche, 2007. Traduit de l'anglais par Elise Argaud.

Comment vous convaincre de lire ce petit livre, alors que vous entendez jour après jour les doléances de vos malades, que vous côtoyez à longueur d'année la misère biologique, sociale, psychologique ou les trois ensemble, que vous devez passer sans transition des moments existentiels aux plaintes dérisoires, que vous êtes le réceptacle qualifié d'une mosaïque désorganisée de comportements, de sentiments et d'émotions. Quoi ! Faudrait-il encore, le soir, le week-end ou durant les vacances, se coltiner la souffrance des autres en lisant des récits dramatiques pour adhérer au nouveau dogme de la médecine centrée sur le patient ? Dans vos moments de loisirs, ne vaudrait-il pas mieux jouer à la pétanque avec un verre de pastis à la main pour les assoiffés de compagnie, faire le tour des Dents du midi en courant pour les survitaux à l'énergie impa-

tiante, taper dans une balle de golf pour les obstinés, méditer au milieu du désert pour les contemplatifs, ou plus simplement regarder pour la dixième fois *Le père Noël est une ordure* ? Peut-être vaudrait-il mieux en effet ne pas renoncer à ces projets qui assurent votre détente, et donc par ricochet qui nous garantissent à nous, vos malades, un médecin frais et dispos, «qui leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour rendre à la vie».¹

Et pourtant, parmi cette littérature liée à la maladie, il existe des exceptions que les médecins devraient prendre en considération, des textes qui transcendent la valeur singulière du témoignage, qui grâce à une esthétique créatrice privilégient l'hémisphère droit du lecteur, et dépassent des contenus moult fois répétés. C'était le cas de *L'intrus*, de Jean-Luc Nancy, de *La Doulou*, de Daudet ; c'est celui de ce petit texte à la forme déconcertante, difficile à qualifier, de Virginia Woolf.

De santé fragile, dont la vulnérabilité alla de la rage de dents à des souffrances psychiques destructrices, Woolf fait état dans ses premières lignes du «chamboulement spirituel que les maladies entraînent, de la stupéfaction que nous cause, en cas de santé déclinante, la découverte de contrées jusqu'alors inexplorées, les friches et les déserts de l'âme que le moindre symptôme de grippe fait surgir, les précipices et les pelouses parsemées de fleurs bigarrées qu'une légère poussée de fièvre révèle, les chênes antiques et inflexibles déracinés en nous sous l'effet d'une indisposition (...)», bref, les conséquences insoupçonnées d'un dérèglement biologique quel qu'il soit. Elle s'étonne ensuite du fait que la maladie n'ait pas constitué un objet littéraire majeur, comme l'ont été l'amour ou la jalousie. C'est que, selon elle, les écrivains ne se sont préoccupés que de l'esprit, rejetant le corps comme quantité

négligeable et indigne d'intérêt. Or pour elle, c'est justement le corps et surtout les sensations qu'il éprouve qui déterminent notre regard sur le monde. «L'être vivant en nous doit se contenter de regarder à travers cette vitre, salie ou flatteuse, mais il ne peut, ne serait-ce qu'un instant, être détaché du corps comme l'étui d'un couteau ou la cosse d'un petit poids» (p. 26). La maladie métamorphose alors ce regard, et transforme la nature de nos liens sociaux en nous libérant des contraintes qui y sont attachées. Elle isole – «nous devenons des déserteurs» (p. 37) – elle désinhibe – «des vérités échappent étourdiment que la prudente respectabilité de la santé dissimule» (p. 35) – elle modifie nos liens amicaux – «et les amis aussi sont changés, certains parés d'une étrange beauté, d'autres déformés et trapus comme des crapauds» (p. 31). La souffrance ne se partage pas ; quand elle est dite, elle ne fait que raviver les expériences douloureuses éprouvées par l'interlocuteur, le renvoyer à sa propre expérience. Ce constat, loin d'attrister l'auteur, la console : «Ignorant de notre âme, comment connaîtrions-nous celle d'autrui ? Les êtres humains ne font pas toute leur route de compagnie. Chacun recèle en lui une forêt vierge, une étendue de neige où nul oiseau n'a laissé son empreinte. Là, nous avançons seul et c'est tant mieux. Etre toujours plaint, entouré, compris, voilà qui serait intolérable» (p. 36).

Dans ces moments de vagabondage intérieur, souvent décousu, quand «le sens du devoir est en suspens et la raison assoupie» (p. 48), la prose devient inintelligible et hors de propos, tandis que les vers du poète s'insinuent dans les profondeurs de l'âme. Lorsque nous sommes malades, notre compréhension dépasse le sens littéral des mots, qui livrent alors leur parfum et leur saveur ; «si nous finissons par en saisir la signification, celle-ci s'avère d'autant plus riche qu'elle nous est parvenue d'abord par la voie des sens» (p. 51).

¹ Comme le préconisait le Dr Doublet, dans *L'Encyclopédie méthodique de médecine*, CLF Panckoucke éditeur, sous l'entrée «Le caractère du médecin», Paris, 1792.



Ce texte n'est pas un éloge de la maladie et de ses éventuels bienfaits. En réponse à une commande pour une revue, Woolf dresse plutôt un constat ou un inventaire des effets consécutifs à la maladie, au sens générique du terme, du moins de ceux qu'elle a pu observer sur elle. Pour communiquer l'incommunicable, elle choisit une forme dépouillée ; les paragraphes sont rares, la ponctuation aussi, ce qui donne au lecteur un sentiment d'errance dans un univers dépay-

sant, privé des repères habituels. Il se laisse porter par des phrases dont il ne peut deviner la fin ; il s'arrête en contemplation devant un mot ou une expression qui le percute pour avoir exprimé ce qu'il n'arrivait pas à mettre en forme. L'apparente déconstruction du texte s'allie à la précision du terme pour rendre palpable l'expérience de la maladie. Woolf n'explique rien ; elle ne s'adresse pas au lecteur ; elle l'emmène.

C'est ce voyage qui vaut la mise à

l'écart momentanée d'un loisir réparateur ; qui, le temps d'une parenthèse, dépouille le lecteur de ses processus mentaux et intellectuels familiers pour le plonger dans un univers métamorphosé et déconcertant. Cette déconnexion n'est-elle pas le ferment d'une empathie expérientielle (et non cognitive) envers le malade dont «le paysage de la vie s'étend tout entier dans sa distante beauté, telle la côte aperçue d'un bateau au large» (p. 31) ?

